

AUTOUR DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

Un personnage : Gervaise

L'influence du milieu

L'objectif est de mettre en relation le projet de Zola pour le personnage de Gervaise tel qu'il apparaît dans l'ébauche et dans les notes préparatoires sur les personnages avec sa réalisation dans le roman.

Il est possible, à partir des feuillets manuscrits, de déterminer le profil de l'héroïne (son portrait physique, sa filiation, les objectifs qu'elle poursuit dans la vie ...), de lui créer un *curriculum vitae* avant d'observer les procédés mis en place par l'écrivain pour parvenir à son but. C'est dans ce sens que l'anthologie des portraits de Gervaise peut être utilisée. Organisée chronologiquement, elle reprend les grandes étapes définies par Zola et présente Gervaise vue par elle-même, par les autres, et à chaque fois aux prises avec les difficultés que son créateur lui invente.

Analyse du projet...

À partir des feuillets 158 à 161 de l'ébauche et 120 à 122 de *L'Assommoir*, analyser :

L'influence du milieu. Que signifie pour Zola d'imaginer son héroïne comme "un être tombé au hasard et qui tombera pile ou face" ?

Comparer le projet à sa réalisation

Zola veut développer l'influence du milieu sur la vie d'un individu. Après avoir recherché ses intentions dans l'ébauche et les notes sur les personnages, analyser cette influence progressive sur le personnage de Gervaise :

- Les rudesses de la vie (texte 1)
- Les mauvais exemples (texte 5)
- La puanteur du linge (texte 41) : "Dans l'air chaud, une puanteur montait de tout ce linge sale remué... Et il semblait que ses premières paresse vinssent de là, de l'asphyxie des vieux linges empoisonnant l'air autour d'elle."
- Lantier et Coupeau : deux influences malheureuses (texte 13)

Le roman doit être ceci : Montrer le milieu peuple, et expliquer par ce ~~milieu~~ milieu le monde peuple ; comme quoi, à Paris, la sottise, la débauche de la famille ~~de~~ les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères vient des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux, du non, des promesses, des laisser-aller, etc. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ornières, sa vie laide, son langage grossier ; et ce tableau ayant comme dessous - sans thèse cependant - ~~le~~ le sol ~~de~~ particulière dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le voir. Une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier ~~montre~~ fera l'exposition ou plutôt non ; ne pas tomber dans le Manuel. Une effroyable tableau qui portera ~~sa~~ tableau sa morale en soi.

Ma gervaise Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est elle-même. Elle a été sauvée de Plouman à Paris avec son amant Laurent, dont elle a deux en-

160
Arrivé à Paris en 1880. Abandonné par
Lautier. Resté seule avec deux enfants, l'un de
huit ans, l'autre de quatre ans. (La scène de l'abus-
don, les enfants, etc.)

La rencontre de Coujean ^{ou sait qu'elle était avec} quelque part de Typique.
Le mariage (Typique aussi) Le premier temps du
mariage. Les premières raclées.

La réussite de Germaine qui parvient à s'établir
avec petite boutique de blanchisserie. à côté de son
ancienne patronne. La jalousie de celle-ci, poussant à
un dévouement tragique.

~~La réapparition~~ La vie dans la petite boutique.
Coujean ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lautier. Détails sur les
travailleurs (quartier de la Bièvre.) Vie extraor-
dinaire de l'amant dans le mariage. Coujean abrutie,
buvant. Lautier ~~rapporte~~ s'expliquant: « Les enfants
sont à moi et c'est le pauvre. je puis bien venir les
embrasser. » Ou mieux encore, c'est Coujean qui l'a-
meine. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux
hommes se mettent à vivre sur Germaine. Montpar-

celle-ci recintout y puis s'abandonnant peu à peu. ¹⁶¹

Alors la misère lente de la petite boutique Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au Mont-de-piété, etc. - Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère s'accroît, les jours sans pain.

La misère brame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre mourant à 41 ans, épuisée de travail et de misère.

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois, à Plaines, sa mère la faisait boire de l'anisette, et elle a été grosse de Lantier à 14 ans. Expliquer ce commencement. Elle est de tempérament tendre et passionné, voilà pour la faute. Quant à l'ivrognerie, elle a bu, parce que sa mère buvait. Mais au fond, c'est une bête de femme dévouée comme sa mère. Elle est la reproduction exacte de Fiac au moment de la corruption (même plus tard je la fais grossir comme sa mère.) Elle est bancale,

128

Gervaise, née en 1824, 22 ans en 1850, bancale de nais-
sance, la aisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire
de brutalité, que sa mère avait eue à endurer dans une heure
de lutte et de souffrance furieuse, grande fille fluetto, avec
une jolie petite face ronde; son infirmité est presque une
grâce; - a un enfant à quatorze ans, Claude, de Laurent
ouvrier tanneur à peine âgé de dix-huit ans; quatre ans
plus tard en a un autre enfant Etienne; - se sauve à
Paris avec son amant ~~Laurent~~ ^{dans les premiers jours de février}, en ~~arrivant~~
1850; Claude a huit ans et Etienne quatre ans; -
est abandonné par ~~Laurent~~ ^{Laurent} trois mois après son
arrivée, dans les premiers jours de ~~février~~ ^{mai}. A ce propos, voici
l'histoire: ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard
extérieur, dans un hôtel, les deux amants et les deux enfants.
Laurent est, très ~~peu~~ ^{peu} gâté par sa mère, une maîtresse est de ces
femmes, est venue à Paris, avec le petit héritage qu'elle
lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs
par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-
même devait travailler, non pas de son état de tanneur,
dont il a un peu honte, mais travailler à placer des
produits du midi. Pourtant, ils sont restés à l'hôtel
et ils ont tout mangé sans savoir à quoi; après trois

mon, le voyage, l'hôtel, les plaisirs, ont mangé les dix-
sept cent francs. Gervaise ~~est tout de suite entrée~~
~~à la besogne~~ s'est tout de suite mis courageusement
à la besogne. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle est
surde de l'ouvrage. En attendant elle lave le linge
de la famille. J'ouvre donc la scène un jour où elle
est allée laver le linge, le jour même de l'abandon,
les enfants peuvent venir dire que « Papa » a emporté la
malle, après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va
avec une ouvrière de madame Fauconnier, la grande
~~Augustine~~ ^{Augustine}, une belle fille, qui peut venir la voir.
« Est-ce que je sais où il est votre homme » ou bien
ou contraindre la tranquille impudeur, ou j'ose l'en presser
après ? La bataille a coupé de Cattoire. Gervaise s'en
va, pleurant avec ses deux enfants, une dame chaque
main. Ensuite elle entrera chez madame Fauconnier.
— Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme
de 22 ans, non ^{si jolie} pas jolie, mais intéressante de
figure. Je l'examine d'avoir eu de l'amitié avec
sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze
ans. Une bonne nature en somme, la reproduction
de Françoise. Elle aime ses enfants, et elle voit venir

ment la vie. Son idéal, ne pas être Cathie ¹²² et wan-
ger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une exal-
tée femme, selon le milieu. L'étude du milieu
sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a été
en de tristes exemples sous les yeux, mais prête par
sa nature à réagir et à travailler; un peu la
bête qui songe à la niche et à la pâtée. Des
faiblesses naturelles. Un être lancé au ~~hasard~~ hasard
et qui tombera pile ou face. - Comme hérédité,
la fille de sa mère, une seule dévotion, dure au travail,
elle finit par grossir comme & Fine. Un souvenir
très sympathique



Transcription des folios 158 à 161

Ébauche

[folio 158]

Le roman doit être ceci : montrer le milieu peuple, et expliquer par ce milieu les mœurs peuple ; comme quoi, à Paris, la saoulerie, la débandade de la famille, les coups, l'acceptation de toutes les hontes et de toutes les misères vient des conditions mêmes de l'existence ouvrière, des travaux durs, des promiscuités, des laisser-aller, etc.. En un mot, un tableau très exact de la vie du peuple avec ses ordures, sa vie lâchée, son langage grossier ; et ce tableau ayant comme dessous, - sans thèse cependant - le sol particulier dans lequel poussent toutes ces choses. Ne pas flatter l'ouvrier, et ne pas le noircir. Une réalité absolument exacte. Au bout, la morale se dégageant elle-même. Un bon ouvrier fera l'opposition, ou plutôt non ; ne pas tomber dans le Manuel. Un effroyable tableau qui portera sa morale en soi.

Ma Gervaise Macquart doit être l'héroïne. Je fais donc la femme du peuple, la femme de l'ouvrier. C'est son histoire que je conte. Son histoire est celle-ci. Elle s'est sauvée de Plassans à Paris avec son amant Lantier, dont elle a deux en [folio 159] fants, Claude et Etienne. Elle se sauve en 50. Elle a alors 22 ans. Claude a 8 ans et Etienne 4 ans. Lantier, un ouvrier tanneur l'abandonne trois mois après son arrivée à Paris, où elle a repris son état de blanchisseuse ; il se marie de son côté, sans doute. Elle se met avec Coupeau, un ouvrier zingueur qui l'épouse. Elle en a tout de suite une fille, Anna, en 51. Je la débarrasse de Claude, dès que celui-ci a 10 à 12 ans. Je ne lui laisse qu'Etienne et Anna. Au moment du récit, il faut qu'Anna ait au moins 14 ans, et Etienne 18 ans. Mon drame aura donc lieu vers 1865. Je raconterai auparavant la vie de Gervaise. Je pourrai prendre sans doute pour cadre la vie d'une femme du peuple, je prends Gervaise à Paris à 22 ans (en 1850) et je la conduis jusqu'en 1869 à 41 ans. Je la fais passer par toutes les crises et toutes les hontes imaginables. Enfin, je la tue, dans un drame.

J'aurai donc d'abord les phases d'existence qui suivent :

[folio 160] Arrivée à Paris en 1850. Abandonnée par Lantier. Restée seule avec deux enfants, l'un de huit ans, l'autre de quatre ans. La scène de l'abandon, les enfants, etc.

La rencontre de Coupeau quelque part de typique (Coupeau sait qu'elle était avec Lantier).

Le mariage (typique aussi). Le premier temps du ménage. Les premières raclées.

La réussite de Gervaise qui parvient à s'établir une petite boutique de blanchisseuse. A côté de son ancienne patronne. La jalousie de celle-ci, poussant à un dénouement tragique.

La vie dans la petite boutique. Coupeau ne faisant plus rien. Les ouvrières.

La réapparition de Lantier. Détails sur les tanneurs (quartier de la Bièvre). Vie extraordinaire de l'amant dans le ménage. Coupeau abruti, buvant. Lantier s'expliquant : "Les enfants sont à moi, n'est-ce pas ? je puis bien venir les embrasser". Ou mieux encore, c'est Coupeau qui l'amène. Un vieil ami. Alors, peu à peu les deux hommes se mettent à vivre sur Gervaise. Montrer [folio 161] celle-ci résistant, puis s'abandonnant peu à peu.

Alors la ruine lente de la petite boutique. Gervaise est obligée de se remettre chez les autres, après avoir perdu ses pratiques une à une. Coupeau va mettre le linge des autres au mont-de-piété, etc. Quand Gervaise travaille chez les autres, la misère sordide, les jours sans pain.

Là un drame pour finir. Je fais mourir Gervaise tragiquement, ou plutôt je la montre mourant à 41 ans, épuisée de travail et de misère.

Gervaise doit être une figure sympathique. Autrefois, à Plassans, sa mère la faisait boire de l'anisette, et elle a été grosse de Lantier à 14 ans. Expliquer ces commencements. Elle est de tempérament tendre et passionné, voilà pour la faute. Quant à l'ivrognerie, elle a bu, parce que sa mère buvait. Mais au fond, c'est une bête de somme dévouée comme sa mère. Elle est la reproduction exacte de Fine au moment de la conception (même plus tard je la fais grossir comme sa mère.) Elle est bancale,

Transcription des folios 120 à 122

[folio 120]

Gervaise, née en 1828, 22 ans en 1850, bancale de naissance, la cuisse droite déviée et amaigrie, reproduction héréditaire des brutalités que sa mère avait eues à endurer dans une heure de lutte et de soulerie furieuse, grande fille fluette, avec une jolie petite face ronde ; son infirmité est presque une grâce ; - a un enfant à quatorze ans, Claude, de Lantier, ouvrier tanneur à peine âgé de dix-huit ans ; quatre ans plus tard en a un autre enfant Etienne ; - se sauve à Paris dans les premiers jours de février avec son amant, en 1850 ; Claude a huit ans et Etienne quatre ans ; - est abandonnée par Lantier trois mois après son arrivée, dans les premiers jours de mai. A ce propos, voici l'histoire : ils sont descendus à la Villette, sur le boulevard extérieur, dans un hôtel, les deux amants et les deux enfants. Lantier, très gâté par sa mère, une maîtresse et digne femme, est venu à Paris, avec le petit héritage qu'elle lui a laissé, très peu de chose, dix-sept cents francs par exemple. Avec cela, il devait établir Gervaise, lui-même devait travailler, non pas de son état de tanneur, dont il a un peu honte, mais travailler à placer des produits du midi. Pourtant, ils sont restés à l'hôtel et ils ont tout mangé sans savoir à quoi ; après trois [folio 121] mois, le voyage, l'hôtel, les plaisirs ont mangé les dix-sept cents francs. Gervaise s'est tout de suite mis courageusement à la besogne. Elle fait tout ce qu'elle peut. Elle cherche de l'ouvrage. En attendant elle lave le linge de la famille. J'ouvre donc la scène un jour où elle est allée laver le linge, le jour même de l'abandon ; les enfants peuvent venir dire que "Papa" a emporté la malle, après avoir mis tout dedans. Lantier s'en va avec une ouvrière de madame Fauconnier, la grande Augustine, une belle fille, qui peut venir la narguer. "Est-ce que je sais où il est, votre homme" ou bien au contraire la tranquille impudeur, Oui, je l'ai pris après ? La bataille à coups de battoirs. Gervaise s'en va, pleurant, avec ses deux enfants, un dans chaque main. Ensuite, elle entrera chez madame Fauconnier. - Je fais donc de Gervaise une grande jeune femme de 22 ans, non pas si jolie, mais intéressante de figure. Je l'excuse d'avoir bu de l'anisette avec sa mère et de s'être livrée à Lantier à quatorze ans. Une bonne nature en somme, la reproduction de Fine. Elle aime ses enfants, et elle voit sérieuse

[folio 122]ment la vie. Son idéal, ne pas être battue et manger. Une nature moyenne, qui pourrait faire une excellente femme, selon le milieu. L'étude du milieu sur une femme ni bonne ni mauvaise, qui a déjà eu de tristes exemples sous les yeux, mais prête par sa nature à réagir et à travailler ; un peu la bête qui songe à la niche et à la pâtée. Des faiblesses naturelles. Un être lancé au hasard et qui tombera pile ou face. - Comme hérédité, la fille de sa mère, une mule dévouée, dure au travail ; elle finira par grossir comme Fine. En somme très sympathique.

EXTRAITS DE L'ASSOMMOIR D'ÉMILE ZOLA

Texte 1 : Gervaise aux prises avec la rudesse de l'existence

Gervaise n'avait que vingt-deux ans. Elle était grande, un peu mince, avec des traits fins, déjà tirés par les rudesses de sa vie. Dépeignée, en savates, grelottant sous sa camisole blanche où les meubles avaient laissé de leur poussière et de leur graisse, elle semblait vieillie de dix ans par les heures d'angoisse et de larmes qu'elle venait de passer.

Texte 5 : Gervaise par Coupeau

Il la trouvait joliment courageuse, quand il la voyait se tuer au travail, soigner les enfants, trouver encore le moyen de coudre le soir à toutes sortes de chiffons. Il y avait des femmes pas propres, noceuses, sur leur bouche ; mais, sacré mâtin ! elle ne leur ressemblait guère, elle prenait trop la vie au sérieux ! Alors, elle riait, elle se défendait modestement. Pour son malheur, elle n'avait pas été toujours aussi sage. Et elle faisait allusion à ses premières couches, dès quatorze ans ; elle revenait sur les litres d'anisette vidés avec sa mère, autrefois. L'expérience la corrigeait un peu, voilà tout. On avait tort de lui croire une grosse volonté ; elle était très faible, au contraire ; elle se laissait aller où on la poussait, par crainte de causer de la peine à quelqu'un. Son rêve était de vivre dans une société honnête, parce que la mauvaise société, disait-elle, c'était comme un coup d'assommoir, ça vous cassait le crâne, ça vous aplattissait une femme en moins de rien. Elle se sentait prise d'une sueur devant l'avenir et se comparait à un sou lancé en l'air retombant pile ou face, selon les hasards du pavé. Tout ce qu'elle avait déjà vu, les mauvais exemples étalés sous ses yeux d'enfant, lui donnaient une fière leçon.

Texte 41 : la puanteur du linge

Dans l'air chaud, une puanteur fade montait de tout ce linge sale remué.

"Oh ! là là, ça gazouille ! dit Clémence, en se bouchant le nez.

– Pardi ! si c'était propre, on ne nous le donnerait pas, expliqua tranquillement Gervaise. Ça sent son fruit, quoi !... Nous disions quatorze chemises de femme. N'est-ce pas, madame Bijard ? quinze, seize, dix-sept..."

Elle continua à compter tout haut. Elle n'avait aucun dégoût, habituée à l'ordure ; elle enfonçait ses bras nus et roses au milieu des chemises jaunes de crasse, des torchons raidis par la graisse des eaux de vaisselle, des chaussettes mangées et pourries de sueur.

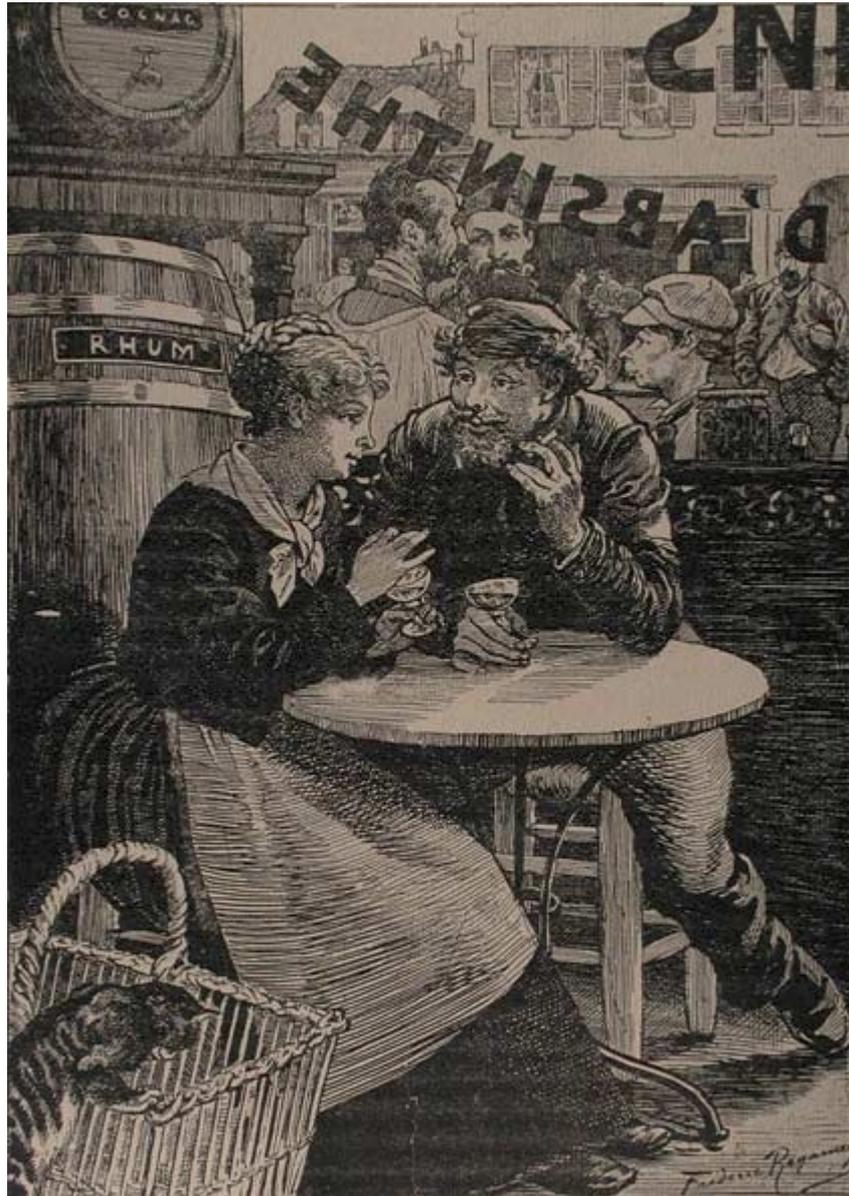


La descente des ouvriers
L'Assommoir. Œuvres complètes
illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906

Pourtant, dans l'odeur forte qui battait son visage penché au-dessus des tas, une nonchalance la prenait. Elle s'était assise au bord d'un tabouret, se courbant en deux, allongeant les mains à droite, à gauche, avec des gestes ralentis, comme si elle se grisait de cette puanteur humaine, vaguement souriante, les yeux noyés. Et il semblait que ses premières paresse vinssent de là, de l'asphyxie des vieux linges empoisonnant l'air autour d'elle.

Texte 13 : Entre Coupeau et Lantier

Oui, Coupeau et Lantier l'usaient, c'était le mot ; ils la brûlaient par les deux bouts, comme on dit de la chandelle. Bien sûr, le zingueur manquait d'instruction ; mais le chapelier en avait trop, ou du moins il avait une instruction comme les gens pas propres ont une chemise blanche avec de la crasse par-dessous. Une nuit, elle rêva qu'elle était au bord d'un puits ; Coupeau la poussait d'un coup de poing, tandis que Lantier lui chatouillait les reins pour la faire sauter plus vite. Eh bien, ça ressemblait à sa vie. Ah ! elle était à bonne école, ça n'avait rien d'étonnant, si elle s'avachissait. Les gens du quartier ne se montraient guère justes, quand ils lui reprochaient les vilaines façons qu'elle prenait, car son malheur ne venait pas d'elle. Parfois, lorsqu'elle réfléchissait, un frisson lui courait sur la peau. Puis, elle pensait que les choses auraient pu tourner plus mal encore. Il valait mieux avoir deux hommes, par exemple, que de perdre les deux bras. Et elle trouvait sa position naturelle, une position comme il y en a tant ; elle tâchait de s'arranger là-dedans un petit bonheur. Ce qui prouvait combien ça devenait popote et bonhomme, c'était qu'elle ne détestait pas plus Coupeau que Lantier. Dans une pièce, à la Gaîté, elle avait vu une garce qui abominait son mari et l'empoisonnait, à cause de son amant ; et elle s'était fâchée, parce qu'elle ne sentait rien de pareil dans son cœur. Est-ce qu'il n'était pas plus raisonnable de vivre en bon accord tous les trois ? Non, non, pas de ces bêtises-là ; ça dérangeait la vie, qui n'avait déjà rien de bien drôle. Enfin, malgré les dettes, malgré la misère qui les menaçait, elle se serait déclarée très tranquille, très contente, si le zingueur et le chapelier l'avaient moins échinée et moins engueulée.



**Gervaise et Coupeau, ouvrier zingueur, mangeaient ensemble
une prune à l'Assommoir**

L'Assommoir.

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906

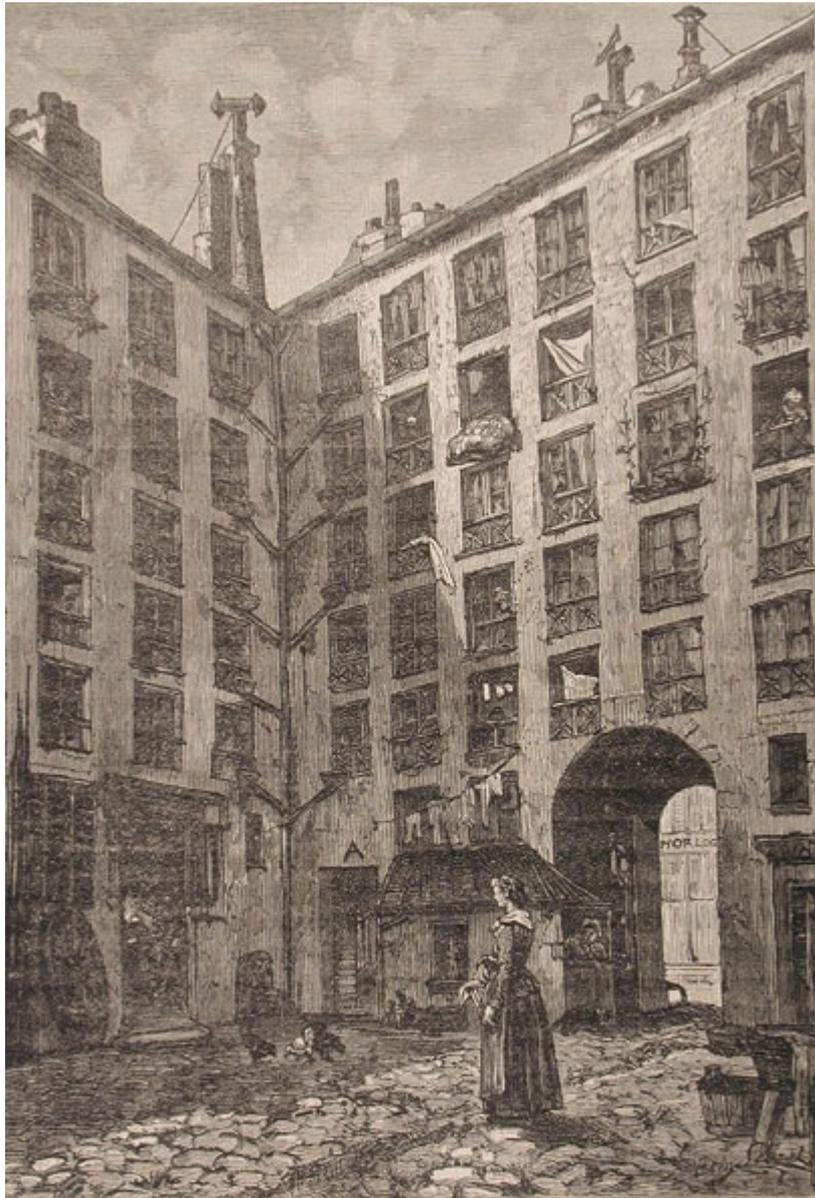


Gervaise comptant le linge.

"Nous disions quatorze chemises de femme, n'est-ce pas, madame Bijard ?..."

L'Assommoir.

Œuvres complètes illustrées d'Émile Zola, Paris, 1906



La maison de la rue de la Goutte-d'Or
L'Assommoir.
Œuvres complètes illustrées de Émile Zola, Paris, 1906